

Qui a encore peur de la Révolution Grecque ?

Depuis la Guerre civile de 1946-1949, le passé politique de la Grèce est tabou. Avec son film, *Les Chasseurs*, Théo Angelopoulos se livre à la psychanalyse d'une nation.

Pendant toute l'après-guerre, l'histoire réelle de la Grèce, c'est-à-dire celle de la Résistance, de la guerre civile, de la défaite des forces populaires, de la figure légendaire d'Aris Vélouchiotis, chef du gouvernement révolutionnaire de la Montagne, et aussi celle de la répression impitoyable qui, pendant trente ans, s'abattit sur la gauche vaincue, cette histoire fut entièrement occultée et passée sous silence. Nul, pendant ces trente ans, ne pouvait y faire la moindre allusion, encore moins écrire à son sujet.

Un cadavre de 30 ans

Le pays officiel imposa au pays réel un silence absolu sur une tragédie que, pourtant, tous les Grecs ou presque avaient vécue. Cela dura pratiquement jusqu'à l'arrivée au pouvoir de l'Union du Centre et de Georges Papandréou en 1963 où, très timidement, on leva certains coins du voile. Encore l'interdit ne fut-il levé que par certains articles ou études, et jamais par le cinéma. De cela, même alors, il ne pouvait être question.

C'est pourquoi l'entreprise de Théo Angelopoulos est si importante, si novatrice, si nécessaire ; elle viole pour la première fois des tabous si ancrés dans les consciences qu'on pouvait les croire éternels, elle aborde ouvertement ce dont personne n'avait vraiment osé parler autrement qu'à voix basse pendant trente ans. Ces tabous, ces interdits ce sont aussi bien l'histoire du Goulag grec (les camps d'exil et de déportation qui fonctionnèrent sans interruption de 1936 à 1974) que celle de la guerre civile, le pouvoir omnipotent de la police et de l'armée, le trucage systématique des élections par la droite, etc. Pour cela, Angelopoulos a conçu une trilogie dont nous avons vu *Jours de 36* et *Le voyage des comédiens* et dont *Les chasseurs* constituent la troisième partie axée sur les années de 1949 à 1967.

Film fort, intense, bouleversant à certains moments même si, à d'autres, il pêche par des longueurs, quelques répétitions, des allusions claires pour les Grecs mais difficiles à saisir pour un public non averti. L'histoire ? Un groupe de notables découvre, au cours d'une partie de chasse dans le nord du pays, le cadavre intact d'un maquisard tué en 1949. Dès le début, le symbole est clair, évident : ce cadavre de trente années est encore couvert de sang frais, comme vivant, diront tous les témoins. Traduisons : les plaies de cette époque saignent toujours dans la conscience des Grecs, leur souvenir ne s'est jamais cicatrisé.

Ainsi, chaque témoin, au cours de sa déposition, revivra-t-il cette époque avec intensité, retrouvera-t-il, en cette veille du Jour de l'An 1977, les terreurs d'autrefois. Ces terreurs rétroactives, on les sent admirablement passer dans tout le film. Car à l'époque, et jusqu'à l'anéantissement définitif des forces populaires dans les monts Grammos en 1949, la bourgeoisie sentit passer sur elle, et de très près, le vent de la Révolution. Les maquis des montagnes, avec d'abord Aris Vélouchiotis, le Che Guevarra de la Grèce (même légende, même destin vaincu et, presque même visage) puis les chefs qui lui succédèrent, furent à deux doigts de vaincre. La bourgeoisie n'oubliera plus jamais en Grèce la hantise de cette presque victoire. C'est à cette peur encore viscérale des « Rouges » que firent appel les colonels fascistes qui prirent le pouvoir en avril 1967. Et tout cela, en Grèce, justement n'est pas « du cinéma ».

Le corps meurtri de la Révolution

Si bien que toute l'histoire de l'après-guerre se déroule au fil des souvenirs et des dépositions, comme autant de moments et de fantômes, toujours présents, marquée par des séquences relatant des journées historiques : fin des combats des maquis populaires (1949) - élections truquées (1958) - assassinat de Georges Lambrakis (1963) - manifestations contre le coup d'État du roi contre Papandréou (1965). Et entre chaque évocation, entre chaque station de ce chemin

de croix historique, le cadavre du partisan ressemblant à s'y méprendre à celui d'Aris Vélouchiotis, tel que tous les Grecs ont pu le voir, à l'époque de sa mort, dans la presse. Du film lui-même, je ne me sens guère en état de parler : esthétique, montage, interprétations sont tous englobés, estompés en cette vision intense et justicière de l'histoire. Non que les personnages y soient des marionnettes. Au contraire. Mais leur histoire, leur drame psychologique comptent peu ici, à côté du grand fleuve que leur mémoire charrie. Ils sont des témoins cruciaux, impliqués, responsables parfois, et non des personnages dramatiques. Ce qui importe, ce qui est si vivant, si présent dans ce film, c'est la voix, ou plutôt les yeux d'Angelopoulos qui, pour la première fois, fait la psychanalyse de la Grèce, montre, démontre et crie les noms, les faits, les scandales si longtemps étouffés, c'est cette Grèce qui se dénoue enfin et nous dévoile, en une œuvre austère et magnifique, le corps meurtri, trahi, violé, mais toujours vivant de sa Révolution.

Jacques Lacarrière.

Les Nouvelles Littéraires 1977

Les Chasseurs de Théo Angelopoulos